DES DARTRES;

N° 167.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 6 août 1818,

PAR NESTOR BARRIÉ, de Saint-Béat,

Département de la Haute-Garonne.

DOCTEUR EN MÉDECINE;

Élève de l'École de Montpellier.

Difficillimè curatur; postquàm enim penitùs extincta videtur, certis anni temporibus repullulare solet.

TURNER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

AU MEILLEUR ET AU PLUS RESPECTABLE DES PÈRES,

JEAN BARRIÉ,

Médecin inspecteur des eaux minérales de Bagnères de Luchon.

A LA PLUS CHÉRIE ET LA PLUS TENDRE

DES MÈRES.

En témoignage de respect pour leurs vertus, et en reconnaissance des tendres soins qu'ils m'ont prodigués.

AU JUGE INTÈGRE ET ÉCLAIRÉ,

AU MAGISTRAT SAVANT ET VERTUEUX,

A L'HOMME BON ET SENSIBLE,

A MON ONCLE,

RAIMOND SACASE,

Procureur royal au tribunal de 1.re instance de Saint-Gaudens, département de la Haute-Garonne.

En vous offrant ce premier essai de mes études médicales, vous m'avez permis de le faire paraître sous vos auspices, daignez l'agréer comme un hommage trop faible, mais sincère, de mon respect, de mon amour, et de ma reconnaissance.

N. BARRIÉ.

DES DARTRES.

Considérations générales sur les Dartres.

Le médecin qui examine avec attention la texture et l'organisation des tégumens communs, qui recherche avec soin leurs usages, leurs fonctions et leurs rapports, connaît les grandes sympathies qu'ils entretiennent avec les différens organes de notre économie, tels que les poumons, l'estomac, les intestins, les parties génitales; aussi ne doit-il pas être étonné de voir le système dermoïde devenir le siége d'un si grand nombre d'affections morbides, dont les unes se portent de préférence sur telle ou telle partie déterminée, et dont les autres s'étendent indistinctement et sans choix sur toute la surface du corps. Parmi celles qui l'affectent le plus souvent, les dartres sont une des plus fréquentes, des plus opiniâtres, des plus difficiles à guérir, et dont le traitement mal dirigé est susceptible de traîner après lui les suites les plus funestes.

La pathologie cutanée, qui forme une famille si nombreuse, n'a point été étudiée dans les premiers temps avec le même zèle que les autres parties de la médecine. Les anciens, qui étaient si grands observateurs, semblent garder un silence presque absolu sur les maladies herpétiques, qui de nos jours font le tourment de tant de malheureux. Il serait sans doute intéressant de rechercher les causes qui ont rendu les affections dartreuses si rares dans les premiers siècles, et de connaître de nos jours celles qui peuvent les avoir rendues si communes. Il faut croire que, dans les beaux climats de l'Asie, habités par un peuple laborieux et guerrier, ces maladies,

moins fréquentes et moins graves, se présentaient moins souvent à leur observation, et les occasions de les traiter y revenaient moins fréquemment. La sobriété, l'attachement aux règles de l'hygiène, la tempérance, qui étaient les premières vertus des anciens Grecs, ont sans doute contribué à rendre les affections herpétiques plus rares; et les causes qui, de nos jours, paraissent avoir multiplié les maladies de cet ordre, pourraient se trouver dans le défaut d'habitude des exercices que procure la gymnastique, dans la dépravation universelle des mœurs, dans le violement des règles de l'hygiène, dans l'accroissement du nombre et de la population des grandes villes. Nous voyons en effet que, dans les campagnes, où le luxe et tous les maux qu'il entraîne après lui n'ont pas encore pénétré, cette maladie y est très-peu connue; tandis que dans les villes, où tous les moyens de débauche et d'insalubrité se trouvent réunis, on l'observe très-fréquemment.

La nourriture de l'homme présente les plus importantes considérations. Qui ne connaît les rapports qui existent entre la manière de vivre de certains peuples et les maladies auxquelles ils sont exposés? Les affections cutanées semblent s'être accrues à mesure que le luxe a fait des progrès. Les Perses y étaient sujets. Tant que les Romains ont vécu dans l'austérité, tant qu'ils se sont contentés d'une nourriture simple et frugale, ils ont été exempts de ces tristes et dégoûtantes affections. Les Juifs y étaient singulièrement disposés; la gale, la lèpre, et les différentes espèces de dartres ont tour à tour exigé les soins des lévites, et fixé l'attention des législateurs.

Les anciens ne peuvent donc nous servir de guides pour la connaissance exacte et précise des symptomes qui caractérisent les dartres, et les moyens qu'il faut employer pour combattre ce genre d'affection, qui est souvent si rebelle. *Hippocrate,* qui a porté au plus haut degré cette sagacité qui est si nécessaire dans une science de faits comme la médecine pratique, ne nous dit presque rien sur les dartres. Notre intention n'est point d'affaiblir le respect dû au génie de ce grand homme. Les modernes ont été plus heureux, et

on ne peut disconvenir qu'ils n'aient répandu un grand jour tant sur leur nature que sur leur traitement.

Parmi les médecins qui se sont occupés de la pathologie cutanée, on peut distinguer *Montagnana*, *Roussel*, *Turner*, et le savant *Lorry*. On peut consulter leurs ouvrages avec fruit ; on y trouve une multitude de remarques et d'observations très-précieuses. Il règne cependant une grande confusion dans les écrits de ces auteurs, soit par les descriptions inexactes qu'ils ont données des dartres, soit par le peu d'accord qui règne dans les opinions qu'ils s'en sont formées ; et l'on peut dire que dans les livres publiés jusqu'à ce jour sur les maladies de la peau, de toutes les branches de la pathologie, aucune ne réclamait plus de réformes, parce qu'aucune ne renfermait plus d'erreurs. De tous les médecins qui ont écrit sur ce genre de maladie, la plupart se sont presque toujours attachés à reproduire ce que leurs devanciers avaient observé, au lieu de procéder à des recherches nouvelles.

Le début, la marche, la durée de cette affection, les symptômes qui la caractérisent, ont été mal décrits. La synonymie présente beaucoup de confusion ; aussi une bonne nomenclature était-elle nécessaire. En effet, tandis que le langage employé par les médecins qui ont illustré leur siècle est clair et intelligible relativement aux autres classes de maladies, les noms donnés aux affections de la peau sont vagues, indéterminés, pris souvent dans des acceptions opposées. Ce qui le prouve, c'est que quelquefois la même dénomination a été donnée à des maladies d'un genre différent ; souvent c'est la même maladie qui reçoit différens noms ; et l'on peut dire que cette confusion, qui date des premiers siècles, n'a fait que s'accroître depuis la renaissance des lettres et des sciences en Europe. De là les erreurs de pratique qui ont été la suite nécessaire de cette confusion dans les termes ; de là l'incertitude où se trouve le médecin pour les méthodes curatives qu'il convient d'employer. Ainsi plusieurs médecins ont donné différens noms à quelques dartres qui sont caractérisées par les mêmes symptômes, ou qui ne diffèrent que par des

nuances légères et presque imperceptibles : d'où sont venus les mots d'*impetigo*, de *vitiligo*, *serpigo*, *morphea*, *lepra Græcorum*, *papula fera*, etc. D'autres, au contraire, leur ont donné les mêmes noms, ou les ont confondues par leur nature, telles que l'érysipèle, la gale, la teigne, le zona. La plupart des auteurs qui, dans les temps modernes, ont écrit sur les maladies cutanées, ont adopté la nomenclature des anciens, sans chercher à la rendre plus précise, ou à répandre quelque lumière sur le diagnostic. Les essais de *Mercurialis*, d'*Hafenreffer*, de *Bonacursius*, de *Turner*, etc., etc., ont été composés sur ce plan ; et le savant *Lorry* lui-même, dans son précieux ouvrage *de Morbis cutaneis*, a peut-être mérité le reproche d'avoir trop imité les anciens.

Quel talent observateur n'a-t-il pas fallu pour rendre la pathologie cutanée claire et précise ! quelle patience, pour distinguer ces différentes formes que prennent constamment les affections dartreuses ! Quelle sagacité pour ne pas confondre les unes avec les autres ! quel travail pour débrouiller ce chaos ! Il était réservé à M. *Alibert* de rendre de si grands services à la science de la médecine. Les fonctions de médecin en chef qu'il remplit à Saint-Louis l'ont mis à même de réparer cette vaste lacune de cet art qu'*Hippocrate* appelait *divin*. Ces tristes et dégoûtantes affections, qui ne sont malheureusement que trop communes dans tous les pays et dans toutes les classes de la société, sont devenues l'objet des études et des méditations de ce médecin vraiment philanthrope. L'hôpital Saint-Louis est sans contredit celui de l'Europe qui est le plus propre au perfectionnement des maladies chroniques, et particulièrement de celles qui ont leur siége dans le système cutané. C'est là qu'il faut les étudier ; c'est dans ce lieu qu'une multitude d'affections herpétiques sont rassemblées, et où le nombre et la succession de ces maladies offrent un tableau toujours mouvant ; c'est dans ce vaste asile des infirmités humaines que l'on peut embrasser l'ensemble de leurs phénomènes, saisir les différences de leurs caractères, et suivre les divers changemens qu'elles peuvent subir ; c'est enfin dans cet immense

édifice où ce médecin illustre, livré à l'observation la plus exacte et la plus approfondie, a eu les occasions les plus fréquentes et les plus multipliées de voir les affections dartreuses sous les formes les plus variées, d'étudier leurs rapports avec d'autres maladies, et de les suivre dans leurs différens degrés et dégénérations.

Après les recherches faites par un maître aussi habile sur une matière si intéressante et si digne d'occuper ce grand médecin, quel est mon espoir? Tout ne me rappelle que trop la faiblesse de mes moyens; et si j'ai eu la hardiesse d'embrasser ce sujet, malgré les difficultés sans nombre que j'aurai à surmonter, ce n'est pas dans la vaine prétention de remplir les vides qui peuvent exister, et de donner quelques aperçus nouveaux : mais un sentiment bien cher à mon cœur, celui de seconder le désir de mon père, qui, ayant voulu que je prisse ce sujet pour ma thèse, m'a déterminé à le choisir de préférence à tout autre. Appelé d'ailleurs à exercer la médecine à Bagnères-de-Luchon, endroit célèbre par ses eaux minérales, et où vient chaque année un assez grand nombre de malades affectés d'éruptions dartreuses, j'ai cru que je me rendrais plus utile en m'occupant spécialement de cette maladie. Les conférences cliniques de M. *Alibert* à l'hôpital Saint-Louis m'ont procuré de nombreux avantages, et m'ont mis à même de voir une foule d'affections dartreuses : M. *Alibert* lui-même m'a facilité tous les moyens de m'instruire en me permettant d'aller visiter les malades et de recueillir les observations les plus intéressantes. De cette manière j'ai réuni aux préceptes les faits que la nature présente à nos regards. Je dois témoigner à cet illustre médecin ma plus vive reconnaissance pour l'intérêt que je lui ai inspiré, et l'amitié dont il a bien voulu m'honorer.

Caractères généraux et siége des Dartres.

L'objet de ma dissertation ayant pour but de traiter d'une manière générale des maladies herpétiques, il conviendrait peut-être

de donner la description de la peau, d'en faire connaître la structure; mais pour ne pas entrer dans des considérations anatomiques qui prolongeraient trop mon travail, je me contenterai de jeter un coup-d'œil physiologique sur les fonctions et les sympathies du système cutané. Cette recherche me paraît trop attachée à mon sujet pour devoir être négligée.

La peau ne doit pas être simplement considérée comme l'enveloppe commune du corps, mais encore comme un organe où s'exercent les fonctions les plus importantes. Elle préside au tact, lequel y est plus fin, plus délié que dans la plupart des autres tissus; elle y est la cause du toucher, double fonction qui est très-différente.

Elle est l'une des voies par lesquelles se fait l'absorption; elle est aussi le siége d'une exhalation continuelle qui joue un rôle principal dans l'économie animale. Cette exhalation est produite par des vaisseaux d'une nature différente, les uns fournissent la matière de la transpiration qui s'exhale en vapeurs insensibles, dont la quantité, dans un temps donné, varie suivant l'état général du système. La saison, les diverses températures, les passions, le tempérament, l'exercice, le repos, la digestion, le sommeil, la veille, toutes ces causes augmentent ou diminuent l'action des exhalans, et font varier à chaque instant la transpiration; les autres sont, suivant les anatomistes, de petites glandes sébacées ou follicules, qui secrètent une humeur plus grasse, plus onctueuse; ordinairement marquée par une odeur particulière, aux aisselles, aux aines, qui, se mêlant avec certains principes de la transpiration, exhale souvent une fétidité presque insupportable, et est souvent cause de maladies cutanées. La peau se trouve plus ou moins lubrifiée par cette humeur huileuse, qui graisse le linge lorsqu'il reste long-temps appliqué sur le système dermoïde, qui, invisquant la poussière suspendue dans l'air extérieur, la fait séjourner sur la peau, retient une foule de substances étrangères venant du dehors ou du dedans avec la sueur, qui, irritant l'enveloppe tégumentaire, deviennent le foyer de plusieurs maladies cutanées.

Nous venons de considérer le système dermoïde sous le rapport de ses fonctions seulement ; nous avons vu combien elles sont multipliées, et le grand rôle qu'elles jouent dans l'économie, combien leur étude est essentielle au médecin; nous allons parler avec assez de briéveté de ses sympathies, dont la connaissance n'est pas moins utile à celui qui exerce l'art de guérir.

L'organe cutané entretient des relations avec toutes les parties dont il forme l'enveloppe commune. Ces rapports le rendent susceptible de plusieurs affections que l'influence des autres organes y déterminent : de là viennent les pustules, les éruptions, les taches, que l'on observe dans quelques espèces de maladies, où les viscères de la poitrine et du bas-ventre sont primitivement intéressés.

Mille causes agissent sur la peau, mille irritans tour à tour appliqués sur elle font à chaque instant varier les degrés de sa sensibilité organique, l'augmentent, la diminuent : est-il étonnant, d'après cela, qu'elle soit sujette à tant de maladies? Mais les affections auxquelles le système dermoïde est exposé ne se borne jamais à un endroit déterminé; la peau paraît avoir les plus grands rapports avec les autres systèmes; elle exerce une grande influence sur les principaux organes de notre économie ; elle présente une identité de fonctions avec les principaux viscères du corps, et entretient avec eux les relations les plus intimes par ses nombreuses sympathies. Elle en a avec le système pulmonaire, avec le système digestif, avec le système sexuel.

Avec le système pulmonaire. On connaît assez les rapports qui existent entre la transpiration et l'exhalation pulmonaire; on en a des preuves bien évidentes dans la plupart des catarrhes, qui sont souvent causés par l'action subite du froid sur l'organe cutané. Les dangers qui résultent de la disparition imprudemment occasionnée des dartres, de la gale, sont rapportés à la même cause; la répercussion de ces maladies qui affectent la peau influence très-souvent les poumons, et produit des pleurésies chroniques, des phthisies. L'action du froid sur l'organe cutané est peut-être une des

causes qui produit le plus d'effets sympathiques, surtout quand cette action le surprend pendant la sueur.

Avec le système digestif. Il y a peu d'organes qui soient, plus que l'estomac, sous la dépendance de la peau : on connaît les effets du bain pendant la digestion; l'estomac se trouve sympathiquement affecté, et la fonction digestive est troublée. Ce viscère peut être agité de mouvememens spasmodiques, et l'influence qu'a le bain sur cet organe peut le calmer et le ramener à son état naturel. Chez certaines personnes le travail de la digestion détermine des efflorescences à la peau. La première période de l'acte digestif est annoncée par le resserrement de l'organe cutané; et c'est sans doute pour entretenir plus long-temps ce resserrement que *Lancisi* recommande de faire usage d'alimens grossiers et de difficile digestion, pour n'être pas aussi exposé aux miasmes délétères qui s'élèvent des marais.

Avec le système sexuel. Tout le monde connaît l'influence que reçoivent de la peau, qu'on stimule en divers point, les organes de la génération. On sait combien est grande l'ardeur des lépreux pour les plaisirs de l'amour. Les femmes stériles ont communément quelque altération dans la peau, qui n'a pas la douceur et la finesse accoutumée, et qui quelquefois est couverte d'une pellicule qui tombe et se détache sous forme de petites écailles. N'est-ce pas d'après la sympathie de la peau avec les parties génitales qu'on a osé proposer la castration pour la guérison de la lèpre, de l'éléphantiasis?

Ces détails me paraissent suffire pour expliquer les phénomènes que présentent les maladies cutanées en général, et pour nous éclairer dans la recherche des causes des dartres en particulier. Je vais maintenant passer à l'objet direct de ma dissertation.

Les pathologistes désignent sous le nom général de *dartres* des phlegmasies cutanées qui affectent le plus souvent une marche chronique, et qui sont susceptibles de se montrer sous les formes les plus multipliées. Lorsqu'elles commencent à se manifester, on aperçoit sur la peau un assemblage de petits boutons pustuleux ou vésiculeux,

environnés d'une aréole rouge, réunis en corymbes ou par groupes, dont l'apparition est annoncée par un sentiment de tension très-incommode, ou d'un prurit plus ou moins violent.

Bientôt ces boutons se rompent naturellement ou artificiellement, et laissent échapper une matière ichoreuse ou purulente, laquelle se convertit en écailles ou en croûtes.

La maladie que l'on désigne sous le nom de *dartre* était connue chez les Grecs sous le nom de ἕρπης dérivé de ἕρπειν, qui signifie *ramper ;* ce mot indique un des caractères les plus ordinaires de cette affection, qui est de s'étendre en exécutant une sorte de reptation sur la surface du corps. Quelques-uns croient que ce mot *dartre* vient de δαρτος, qui signifie *écorché*, et qui exprime, en quelque sorte, l'espèce d'altération que cette maladie fait subir au système cutané.

Le caractère commun à toutes les dartres est d'avoir leur siége primitif dans le tissu dermoïde, de ne marcher qu'en rampant, de guérir dans le centre, tandis que les bords s'étendent, de donner lieu à une évacuation d'une humeur ichoreuse, et de former des croûtes et des écailles.

Ces exanthêmes chroniques sont sujets à changer de place et à parcourir successivement toutes les régions du corps; cependant les dartres attaquent de préférence certaines parties, comme le visage, le menton, le périnée, les articulations, principalement dans le sens de la flexion; tantôt elles sont superficielles; d'autres fois elles pénètrent profondément dans les chairs, portent leur ravage jusque dans les os. Elles rampent aussi sur les membranes muqueuses gastro-pulmonaire et génito-urinaire, et y déterminent des maladies qui sont souvent inconnues par le médecin, ou qu'on rapporte quelquefois à une irritation nerveuse.

Lorsque l'irritation herpétique paraît, elle est ordinairement précédée d'un certain prurit; mais l'inflammation et la tuméfaction de la peau, et quelquefois la fièvre, annoncent son développement: elle s'étend ensuite sur l'organe cutané, et se montre le plus souvent

en différens points; chaque tache ou éruption dartreuse va en s'agrandissant du centre à la circonference; ce sont toujours les points de la peau qui ont été les premiers affectés qui guérissent les premiers. Lorsqu'un placard a disparu, il est remplacé par un autre qui vient auprès. Outre les accroissemens et les décroissemens que la dartre subit dans son cours, elle en présente encore de journaliers; ainsi on a observé qu'elle est plus irritée pendant la digestion et le sommeil. J'ai moi-même remarqué que la cause des insomnies, qui sont quelquefois si fréquentes, provenaient le plus souvent de ce que les malades commettaient des erreurs dans le régime vers le soir. En effet, elles sont très-sensibles dans ces maladies; le plus petit travail de l'estomac pendant la nuit se fait apercevoir sur la partie malade, et occasionne une augmentation évidente dans l'éruption, avec des démangeaisons intolérables qui excitent la veille. Les saisons ont encore une influence marquée sur cette affection: durant l'été elle se manifeste d'une manière intense, ainsi qu'au printemps, comme l'avait remarqué *Hippocrate*. L'hiver semble lui être favorable. *Vere quidem lepræ et impetigines, et vitiligines, et pustolosæ ulcerosæ plurimæ et tubercula fiunt, et exacerbantur.* (Aph. 2, sect. 2.)

On a beaucoup disputé pour savoir si les dartres étaient contagieuses. *Pline* en fait l'observation sur la mentagre; il ne faut pourtant pas croire que ce fût la seule cause de l'extension de cette maladie à Rome. *Lorry* a vu plus d'une fois des malades atteints de dartres très-rebelles, qu'ils avaient contractées en couchant une seule fois avec des personnes infectées de cette maladie. L'on a vu en effet des dartres se communiquer des enfans à leurs nourrices, et réciproquement. *Poupart* rapporte l'observation d'une jeune demoiselle qui eut une dartre pour avoir donné la main en dansant à son cavalier. M. *Fodéré* croit à la possibilité de la communication par le toucher et par tout ce qui a servi à l'usage d'un dartreux; il avance même que les dartres sont contagieuses quand l'humeur herpétique, au lieu de se porter sur la peau, passe sous forme de flux par les parties

de la génération de l'un ou de l'autre sexe, simulant une véritable blennorrhagie. D'après les expériences qui ont été faites par M. *Alibert*, à l'hôpital Saint-Louis, on pourrait conclure que le vice herpétique n'est pas aussi susceptible que les auteurs le prétendent d'être transmis par le toucher de la personne affectée de cette maladie, et moins encore par les vêtemens que cette même personne a portés, ni par le rasoir ou la lancette. Voici ce que dit ce médecin : « Parmi les faits que j'ai recueillis il en est un qui est aussi consolant qu'il est remarquable : c'est que le virus herpétique n'est pas aussi transmissible par la voie de contagion que le vulgaire le présume. Cependant, s'il est vrai que quelques espèces de dartres puissent se transmettre de cette manière, c'est à un degré bien faible; et d'ailleurs la plupart de ces maladies sont dépourvues de cette propriété funeste. »

On ne peut donc encore décider si cette affection est contagieuse: on peut seulement dire que cette cause est plus ou moins active, suivant la disposition où se trouve le corps qui la reçoit ou qui est exposé à son action.

Tous les âges et tous les sexes peuvent être atteints de dartres; mais c'est particulièrement dans l'âge avancé que ces maladies opiniâtres éclatent avec une violence extrême. Les farineuses sont familières aux enfans et aux adultes; les vieillards sont plus sujets aux rongeantes et croûteuses. Les femmes sont moins sujettes que les hommes à ce genre de maladies; ce qu'on ne saurait attribuer qu'aux différentes évacuations qu'elles subissent.

Il n'est aucune partie du corps qui ne puisse devenir le siége de cette affection : *Gempt* dit qu'elles peuvent attaquer la paume des mains et la plante des pieds, quoi qu'elles soient recouvertes d'une peau plus épaisse. Dans quelle partie du système cutané l'irritation dartreuse se porte-t-elle? Cette question intéressante est difficile à résoudre. La peau présente une organisation si fine, si délicate, et en même temps si composée, que le pathologiste ne peut déterminer d'une manière précise le siége des dartres. Jusqu'à nos jours, le plus

grand nombre de praticiens qui se sont occupés des affections herpétiques l'établissent dans le tissu réticulaire. Des diverses parties qui constituent nos tégumens, c'est en effet celui dont les propriétés vitales sont les plus actives. Mais l'irritation ne se borne pas à ce réseau vasculaire et nerveux ; elle se transmet à tous les ordres de vaisseaux composant le tissu dermoïde; elle s'annonce dans les exhalans par la suppression de transpiration; dans les lymphatiques, par le gonflement de la partie; dans les capillaires sanguins, par la rougeur; enfin, dans les follicules, par l'exhalation d'un mucus épais qui se concrète par le contact de l'air.

Les dartres peuvent n'être pas permanentes, mais être sujettes à des disparitions et à des retours dont les intervalles varient quelquefois. *Poupart* a observé une dartre dont les symptômes se sont manifestés pendant six ans à chaque équinoxe, époque à laquelle ils éprouvaient une augmentation pendant dix à douze jours. *Roussel* en a vu une chez une jeune fille, qui occupait les deux fesses, se montrait pendant quelque temps, fournissait beaucoup de sang à sa surface à l'époque des règles, et disparaissait ensuite ; enfin, on en a vu disparaître pendant la grossesse pour se montrer après l'accouchement. On a encore observé que le retour des dartres avait principalement lieu au printemps; qu'elles étaient plus douloureuses en été, pendant la canicule, et qu'elles semblaient se cacher en hiver. *Vere ut plurimùm erumpunt, æstate præfervida vigent, autumnusque eos fovet : silent per glacialia hymis spiculà.* (Lorry.)

Lorsque les dartres disparaissent complètement et sans un traitement convenable de la surface de la peau, elles sont le plus souvent suivies de quelque affection des membranes muqueuses, et déterminent des coryza, des otites, des ophthalmies chroniques ; ou, comme *Hippocrate* l'avait observé, se dirigent quelquefois sur la vessie, ce qui produit des maux interminables, en donnant lieu à la strangurie, à la rétention d'urine : leur réapparition termine promptement ces maladies secondaires, ensorte que l'affection semble n'avoir

changé que de place et de forme, à cause de la différence des organes, sans avoir changé de nature.

Ce rapport pathologique et physiologique entre la peau et les membranes muqueuses dans les maladies herpétiques n'a pas échappé aux observateurs; il n'ont pas manqué de nous avertir que les maladies des paupières, comme le flux palpébral et les ophthalmies chroniques, étaient de nature dartreuse. Il existe aussi une liaison sympathique entre l'organe cutané et le foie: combien de dartres ne sont-elles pas dues à l'influence du système biliaire sur la peau! *Bordeu* croyait même, comme son expérience le lui avait montré, qu'elles affectaient de préférence le côté droit.

Rien n'est plus commun que de voir des affections internes très-dangereuses survenir après la guérison spontanée ou forcée des dartres: aussi ces accidens sont regardés comme les effets d'une métastase. On est confirmé dans ce sentiment quand on voit le danger s'évanouir lorsqu'il se fait une nouvelle apparition. M. *Alibert* rapporte, dans son ouvrage sur les maladies cutanées, qu'il a été témoin du transport d'une irritation herpétique sur l'organe de la vue qui fut suivi de cécité. Il cite aussi l'exemple d'une dame âgée d'environ soixante-cinq ans, qui avait une dartre squameuse, humide, qui lui couvrait toute la partie antérieure de l'abdomen: on s'avisa d'arrêter ce suintement considérable par l'application de farine très-chaude; l'éruption s'évanouit vers le huitième jour de cette application funeste; mais, depuis cette époque, la malade éprouve un sentiment de cuisson insupportable dans l'intérieur de l'estomac et des intestins. *Lorry* a observé une manie incurable, dont le principe était une métastase dartreuse. *Fériar*, médecin anglais, découvrit que la suppression d'une dartre fixée sur la main avait causé la manie mélancolique d'un jeune homme; et il le guérit en faisant appliquer un séton à la nuque.

Quand les dartres sont ulcérées, il n'est pas rare que certaines évacuations habituelles prennent leur cours par cette voie, ou que

l'écoulement herpétique les remplace. Ainsi l'on a vu les hémorrhoïdes cesser à l'apparition d'une dartre.

Causes des Dartres.

Deux ordres de causes concourent à la production et au développement des dartres : les unes, que l'on nomme *prédisposantes*, ne sont autre chose qu'un certain état organique primitif ou acquis, éphémère ou durable. Les autres, que l'on connaît sous le nom d'*occasionnelles*, sont toutes les actions extérieures qui ont une influence plus ou moins marquée sur l'économie.

Causes prédisposantes.

Les explications diverses que l'on a tâché de donner sur la cause organique de l'affection dartreuse n'ont fait qu'ajouter aux conjectures sans jamais faire naître la vérité; et l'on peut dire avec *Roussel* que les médecins modernes n'ont pas été plus heureux que leurs prédécesseurs. *Hæc problemata solvenda posteris veneranda reliquit antiquitas, nec ætas nostra doctiores ævis tulit nepotes. Galien* attribuait les dartres à une bile porracée; *Avicennes*, à la pituite épaissie; *Sanctorius*, *Baillou*, *Pison*, admettaient une sérosité âcre; plusieurs ont accusé des diathèses alcalescentes; d'autres enfin, avec plus de vraisemblance, ont rapporté ces éruptions opiniâtres à la manière vicieuse dont s'effectue la transpiration insensible. La peau, dit M. *Alibert*, est une sorte d'émonctoire universel, destiné à purger le corps d'une multitude de particules salines, glutineuses, huileuses; lorsque ces matières excrémentitielles se rassemblent sous l'épiderme, elles y forment des points d'irritation qui interrompent plus ou moins, dans son exercice, la fonction si nécessaire des exhalans cutanés.

Parmi les causes prédisposantes il faut compter une constitution faible, avec une prédominance de la sécrétion muqueuse et sébacée, une peau délicate, blanche, une transpiration difficile, des mouvemens

peu énergiques. Cette constitution est le plus souvent héréditaire : elle prédomine à certaines époques, telle que celles des accouchemens, de la lactation.

L'affection dartreuse peut être héréditaire, des faits nombreux le prouvent : aussi cette cause ne peut être révoquée en doute. Dans ce cas, elle est pour ainsi dire confondue avec le tempérament. Il est des familles que cette maladie ne cesse de désoler en se transmettant de génération en génération. Quelquefois ce vice paraît éteint, semble épargner la génération présente, et ne laisse pas pour cela de se manifester sur celle qui suit, et les enfans qui naissent avec le germe de cette maladie le voient quelquefois se développer à la plus légère cause. Si la nature ou l'art ne les ont pas guéris avant l'âge de puberté, leur guérison est extrêmement difficile, quelque foismême impossible. Il n'est point d'affections qui se perpétuent plus facilement, par des causes purement héréditaires, que celles qui intéressent la peau et le système lymphatique : telles sont les dartres, les scrophules, la maladie vénérienne ; aussi sont-elles difficiles à guérir.

L'idiosyncrasie (ou le tempérament propre à chaque individu) doit être prise en considération ; cette influence est d'une évidence frappante. On observe que le tempérament sanguin, le lymphatique et le bilieux, disposent aux affections dartreuses. Le lymphatique, essentiellement caractérisé par la mollesse des chairs, par une peau blanche, fine et délicate, par l'inertie des mouvemens, y prédispose d'une manière remarquable : la furfuracée et la squameuse humide l'affectent le plus souvent. La dartre crustacée semble attaquer de préférence le tempérament sanguin. Le bilieux est peut-être celui qui y prédispose le plus. En effet, on voit que les dartres affectent plus communément les tempéramens bilieux ; que c'est principalement dans la saison où domine la diathèse bilieuse que les dartres se manifestent ; que tout ce qui est capable d'augmenter la sécrétion de la bile et de favoriser sa formation, tels que des alimens âcres, épicés, les liqueurs spiritueuses ; la colère, parmi les passions de l'âme, devient aussi cause puissante des dartres. L'illustre *Bordeu* avait observé que

les dartres avaient une préférence marquée pour le côté droit. Des faits pathologiques, tels que des jaunisses qui trouvent souvent leur solution dans des éruptions dartreuses; tels que des obstructions du foie, de la rate, qui s'accompagnent fréquemment de dartres, prouvent encore combien l'influence du système hépatique est puissante pour la production de ces maladies.

Tous les âges de l'homme, dit M. *Alibert*, influent à leur manière sur la naissance et l'accroissement des dartres. On dirait même que l'irritation herpétique suit en quelque sorte la direction des forces vitales. Dans l'enfance et la jeunesse, elle se manifeste à la tête; dans l'adolescence, à la poitrine; chez les adultes, à la région hypochondriaque et abdominale; chez les vieillards, aux extrémités inférieures.

Quant aux femmes, on a observé que beaucoup d'entre elles étaient en proie à ces maladies lorsque l'époque critique arrivait.

Causes occasionnelles ou extérieures.

On doit les chercher parmi les agens hygiéniques. Parmi les qualités qui modifient l'atmosphère il faut compter la chaleur, le froid, la sécheresse, l'humidité chargée d'exhalaisons malfaisantes, les lieux malsains et marécageux, les vents qui impriment à l'air des qualités plus ou moins dangereuses, comme ceux des plages maritimes. Qui pourrait méconnaître l'influence de ces causes? Il est même des climats où ces maladies sont endémiques; c'est ce que l'on observe dans quelques pays chauds, où un air brûlant favorise leur développement, et dans les contrées marécageuses, où l'atmosphère humide nuit aux fonctions de l'organe cutané. Le docteur *Hasselquits*, dans son voyage au levant, fait mention d'une dartre endémique à Alep, qui affecte généralement tous les individus de ce pays: elles sont encore très-fréquentes dans l'île de Java, comme le remarque *Bontius*. *Bajon* rapporte aussi qu'elles sont très-communes dans la Guyanne, surtout chez les habitans de Cayenne.

Les variations de la température, le passage prompt du froid au

chaud, la température artificielle de nos appartemens, sont autant de causes capables de faire passer la peau à différens degrés d'excitation, et par conséquent de produire ces maladies.

Certaines subtances absorbées à travers l'épiderme produisent souvent une irritation locale, dont les dartres peuvent naître. Les individus qui sont plongés continuellement dans une atmosphère pulvérulente ont souvent des affections cutanées, qui tiennent uniquement à l'irritation que produisent sur la peau des substances étrangères.

L'air chaud et humide peut également concourir à la production des dartres, l'air froid et humide diminue ou supprime la transpiration, et peut occasionner cette maladie; c'est de là que les tisserands et autres gens de métier qui travaillent dans des lieux bas et humides, sont très-sujets à des affections dartreuses. Ceux qui demeurent au bord des rivières, ou dans des endroits marécageux, sont dans le même cas.

Applicata. Les personnes qui négligent de changer de linge, qui sont malpropres, qui ne prennent jamais de bains, sont très-exposées aux affections de nature herpétiques.

Ramazzini, dans son précieux traité des maladies des artisans, nous dit que ceux qui ont l'habitude de travailler dans les mines sont exposés aux éruptions dartreuses; ceux qui préparent l'amidon, le plâtre, y sont aussi sujets; les meuniers, les cardeurs y sont exposés; et on peut dire qu'en général les individus qui sont obligés, par état, de manier des substances irritantes qui s'attachent à la peau, ou de rester continuellement dans une atsmosphère pulvérulente, sont très-sujets aux éruptions prurigineuses.

Gesta. Les fatigues violentes du corps, les voyages pénibles, les veilles prolongées portent directement ou sympathiquement une irritation soutenue sur l'organe cutané, et deviennent aussi une source de dartres.

Ingesta. La sympathie de la peau, avec les différens systèmes de notre économie, et principalement avec le muqueux, explique l'ori-

gine de ces éruptions subites, qui s'observent fréquemment après avoir mangé certaines substances âcres, bu certaines liqueurs; tous les écarts de régime, continués pendant quelque temps, sont des causes bien actives de la propagation des dartres dans l'espèce humaine. Ce n'est point cependant à l'action simple d'une cause unique que l'on peut attribuer la production de l'irritation herpétique, mais à l'influence compliquée d'un air impur et d'alimens insalubres. C'est par là qu'on explique aisément pourquoi les dartres sont si communes chez les peuples où il règne un grand luxe et une grande misère à la fois. Les excès, l'intempérance des uns, les alimens irritans, les boissons trop spiritueuses dont ils font usage, comme les besoins de première nécessité des autres, et leur nourriture grossière, sont propres à développer des maladies cutanées qu'on ne peut guérir que par un changement de régime.

C'est ainsi que les affections des autres organes mettent souvent en jeu les forces vitales du système dermoïde. Ces sympathies sont une source féconde d'affections cutanées. Une observation qui semble être générale, c'est que les dartreux éprouvent des démangeaisons plus vives lorsqu'ils ont pris quelque nourriture échauffante ou indigeste. M. *Alibert* rapporte que pendant le temps de la disette révolutionnaire, lorsque le peuple, à Paris, mangeait des viandes gâtées, et qui souvent provenaient d'animaux morts de quelque maladie, les dartres sévirent avec intensité.

Excreta et *retenta*. Les travaux pénibles auxquels se livrent certains hommes, et qui les font suer abondamment, font varier continuellement les forces du système dermoïde, et sont une source féconde des maladies herpétiques. On peut dire qu'une transpiration abondante est aussi favorable à l'affection dartreuse qu'une transpiration habituellement interceptée. C'est également à cause de la sympathie de la peau avec la matrice qu'on voit la cessation des règles être quelquefois suivies d'éruptions cutanées, et ces dernières ne disparaître que lorsque le flux menstruel s'est établi. *Nonnunquàm etiam*

variarum, quæ fiunt per uterum, evacuationum vicarius observatur herpes. Les hémorrhoïdes supprimées, chez les hommes comme chez les femmes, occasionnent aussi des dartres. Les fleurs blanches, un accouchement plus ou moins laborieux, la suppression des lochies, leur ont donné souvent naissance.

L'observation nous apprend que le scorbut, le scrophule et la siphilis, sont susceptibles de prendre cette forme.

Il paraît que toutes les causes de maladies peuvent servir au développement des dartres. Il en est cependant qui ont plus d'influence les unes que les autres: *omnes causæ omnes morbos producere possunt; sed hæ illos potiùs quàm alios.* (Hipp.) Les dartres sont quelquefois critiques. Celles qui paraissent à la fin des maladies aiguës, à la suite de la petite vérole, de la rougeole, sont de ce genre. On voit fréquemment les affections goutteuses et rhumatismales se développer à l'extérieur du corps par tous les caractères de la dartre squameuse. Combien de maladies chroniques, telles que les catarrhes, les fièvres intermittentes, qui se terminent par de semblables éruptions! *Richard*, *Lorry*, *Raimond* de Marseille, M. *Alibert*, ont vu des maladies graves, telles que l'épilepsie, la manie, la fièvre quarte, guéries par des éruptions dartreuses.

Percepta. Les passions de l'âme contribuent aussi quelquefois à produire des dartres par le dérangement et le trouble qu'elles portent dans l'économie, et principalement dans l'enveloppe tégumentaire.

On a remarqué que les maladies cutanées sont devenues plus fréquentes chez tous les peuples qui ont vécu sous la tyrannie, surtout dans le passage de la liberté à l'état d'oppression, et chez les individus que leurs richesses et leur naissance exposaient davantage aux soupçons et à la cruauté des tyrans; ce qui prouve combien est grande l'influence des affections tristes de l'âme sur les divers systèmes du corps.

Symptômes.

Nous venons de tracer d'une manière assez rapide les principales causes qui concourent à la production des maladies dartreuses : nous avons décrit aussi les phénomènes extérieurs qui sont propres à l'affection herpétique. Nous devons aller plus loin, et considérer les phénomènes généraux que l'on observe dans toute l'habitude du corps lorsqu'elles existent depuis quelque temps.

Lorsque les exanthêmes dartreux commencent à se manifester, les malades éprouvent ordinairement à la partie affectée une espèce de tension très-incommode ; une démangeaison plus ou moins violente les tourmente. Lorsqu'on fait attention au début de ces phlegmasies, on aperçoit une foule de petits boutons plus ou moins distans les uns des autres, qui ont la forme de petites pustules ou vésicules environnées d'une aréole rouge. Ils enflamment la peau, y provoquent un sentiment de prurit ou d'ustion, produisent des symptômes ou des phénomènes très-variés : tantôt ce sont de légères squames furfuracées ; tantôt des écailles dures, des croûtes épaisses, des pustules tuberculeuses, des ulcères sanieux, suivis de cicatrices indélébiles, qui résultent de l'altération profonde du système dermoïde. Il y a dans la partie qui en est le siége une exaltation morbide des propriétés vitales, et tous les symptômes d'une phlegmasie lente et opiniâtre.

Le savant *Lorry*, et après lui l'illustre auteur de la Nosographie philosophique, ont remarqué trois périodes différentes dans la succession des symptômes généraux de l'irritation dartreuse.

La première période est caractérisée par l'engorgement des glandes qui sont placées, soit à la région cervicale, soit aux aisselles, soit aux aines. On observe un dépérissement assez lent, tantôt sans fièvre, tantôt avec quelque mouvement fébrile et petitesse dans le pouls ; urines et déjections naturelles ; légère inappétence ; trouble dans les digestions ; flatuosités après le repas ; sommeil peu tranquille ; ten-

dance à la mélancolie. Si l'on saigne le malade, le sang présente une couenne assez mince, tenace, d'une couleur grisâtre.

Dans la seconde période, il y a marasme, enflure des jambes et des pieds, toux sèche et fatigante après la digestion, urines blanchâtres, déposant un sédiment furfuracé; céphalalgie, douleur dans l'abdomen, quelquefois dureté dans quelque viscère, fièvre lente, mélancolie profonde, efflorescence à la peau, qui est sèche et aride.

La troisième période offre le tableau le plus hideux et le plus déchirant; elle est toujours accompagnée de tous les symptômes qui caractérisent la phthisie, de l'hydropisie, de la colliquation, des sueurs nocturnes, et elle est bientôt suivie de la mort.

Je vais maintenant parler des symptômes qui sont particuliers aux différentes espèces de dartres admises par les auteurs. Toutes ne produisent pas les mêmes ravages, et ne présentent pas le même appareil de phénomènes. Elles ont été divisées en plusieurs variétés, qui sont la même maladie sous différentes formes.

Je suivrai la division établie par M. *Alibert.*

« C'est, a dit *Zimmermann*, l'expérience des autres qui doit nous « instruire, leurs pensées nous éclairer, en attendant que nous puis« sions être inventeurs. »

Ainsi je prendrai pour modèle et pour guide ce grand médecin, cet observateur attentif et exercé non-seulement à reconnaître les différentes formes que prennent les dartres, mais encore à en diriger le traitement.

La dartre furfuracée (*herpes furfuraceus*) commence par une légère irritation que l'on reconnaît à la cuisson, au prurit, et à un peu de rougeur. Il se forme de petits grains qui sont quelquefois difficiles à apercevoir. Bientôt après l'épiderme se détache de la peau, et se réduit en écailles très-petites; en sorte que le lieu occupé par la dartre présente l'aspect d'une surface sur laquelle on aurait appliqué une légère couche de farine. Le fond qui paraît à travers cette couche est plus ou moins rouge, selon l'intensité de la maladie.

La dartre farineuse s'étend ordinairement du centre à la circonférence ; le milieu pâlit, et les bords seuls restent un peu plus rouges que la peau. Le prurit qui l'accompagne est peu considérable, encore même n'est-il pas continuel ; il augmente le soir ; et si l'on cède à la démangeaison, que l'on se gratte, une légère cuisson remplace le prurit. Au reste, on peut dire que la dartre furfuracée est d'autant plus intense qu'elle attaque des parties douées d'une plus grande sensibilité. On la voit aussi dans les endroits les plus secs des tégumens les plus voisins des articulations, des aponévroses. Elle attaque ordinairement la peau fine et délicate des jeunes filles, surtout celle du visage. Elle est familière aux jeunes gens, et aux femmes qui font abus de liqueurs spiritueuses et usent d'alimens salés et épicés.

La dartre furfuracée ne porte d'ailleurs aucune atteinte aux fonctions intérieures du corps. Elle est en général fugace.

La dartre squameuse (*herpes squamosus*) débute par une rougeur assez vive ; elle est accompagnée d'une démangeaison considérable. En la regardant à la loupe, lors de son apparition, on y voit une quantité innombrable de vésicules remplies de sérosité, distinguées entre elles par un petit limbe rouge. Elle peut être sèche ou humide. Dans le premier cas (*herpes squamosus orbicularis*), l'épiderme se détache, se convertit en écailles, qui tombent et laissent le derme à nu ; la peau paraît plus rouge que dans l'état naturel. Il se forme ensuite de nouvelles écailles, sans doute par la transsudation d'une humeur qui se dessèche aussitôt qu'elle est hors des vaisseaux qui l'ont exhalée.

Quand elle est humide (*herpes squamosus madidans*), les symptômes qui l'accompagnent, tels que le prurit, l'ardeur, la cuisson, sont plus graves ; il arrive même souvent que la peau est corrodée, que les fonctions intérieures s'exécutent mal, et qu'il se forme des ulcères qui deviennent phagédéniques et pénètrent jusqu'aux os. Ce n'est pas sans raison que certains auteurs lui ont donné le nom de *lichen feroce*. Dans ce cas, la fièvre, l'amaigrissement, l'émaciation terminent la vie du malade. La dartre squameuse attaque de préfé-

rence les lieux où les organes qui sécrètent l'humeur sébacée, le mucus, sont plus abondans; ainsi on la voit aux lèvres, aux oreilles, au nez, à l'anus, au périnée, aux parties sexuelles : et, dans ce dernier cas, qui peut peindre les cuissons que l'on éprouve lorsque la dartre squameuse se porte sur la membrane muqueuse du vagin, de la verge, des fosses nasales ! L'humeur dont ces membranes sont continuellement lubrifiées est une cause constante d'irritation.

Dartre crustacée (*herpes crustaceus*). Elle est ainsi nommée à cause de la nature particulière de son éruption. Elle se recouvre d'une croûte grise ou jaunâtre, qui persiste jusqu'à ce que l'humeur ichoreuse rassemblée par-dessous l'oblige à tomber, ou que la démangeaison force le malade à se gratter avec force. Elle se développe ordinairement par l'apparition de petites pustules plates, ayant le volume d'un grain de millet. A mesure que la dartre crustacée s'étend vers les bords, le centre guérit; mais il reste des taches d'un rouge obscur, ou quelquefois des cicatrices semblables à celles qui succèdent aux brûlures. Cette espèce de dartre produit de très-vives démangeaisons sur la peau. Elle paraît n'avoir aucune prédilection pour telle ou telle partie; elle vient indifféremment partout. De toutes les variétés de cette espèce l'*herpes crustaceus flavescens* est la plus remarquable; elle a son siége dans le tissu graisseux des joues.

La dartre pustuleuse (*herpes pustulosus*) se manifeste par de vives rougeurs, au milieu desquelles on voit s'élever divers boutons dont le sommet ne tarde pas à blanchir par l'effet du pus qui s'y forme. Ce pus se dessèche : il en résulte de légères croûtes en forme d'écailles, qui se détachent plus ou moins difficilement. A côté de ces boutons desséchés s'élèvent d'autres boutons qui suivent absolument la même marche. La dartre pustuleuse varie singulièrement, soit dans son développement, soit dans ses symptômes. Tantôt c'est un picotement léger, une sorte de formication; ou bien ce sont des démangeaisons violentes qui surviennent par intervalles; tantôt c'est un état de tension fort incommode; tantôt c'est un prurit brûlant,

surtout chez les individus dont la figure est couperosée. Ils ont la face comme enflammée ; ils y éprouvent des feux dévorans, surtout après qu'ils ont bu ou mangé, après le coït, ou après un exercice violent.

La dartre pustuleuse est celle qui joue les plus grands rôles sympathiques avec l'état des viscères, surtout avec celui du foie ; quelques auteurs l'ont même appelée *dartre hépatique*.

Dartre rongeante (*herpes exedens*, εστιομενος des Grecs, et le *exedens, depascens* des Latins), est une maladie beaucoup plus sérieuse que les autres espèces. Son nom lui vient de ce qu'elle s'étend largement et profondément dans le tissu de la peau où elle est fixée ; elle peut quelquefois succéder à celles que je viens de décrire. Cette espèce donne, dès son origine, des marques non équivoques de sa malignité, quoique s'exaspérant lentement.

On peut distinger trois degrés bien marqués. Dans le premier, le malade se plaint d'une douleur légère ; mais il est tourmenté par un prurit, une démangeaison insupportable, qu'il cherche vainement à apaiser par un frottement continuel. La peau commence à s'élever, se tuméfier ; on y distingue de petits boutons formant, par leur réunion, des taches de grandeurs et de figures différentes : elle est dure, inégale au toucher. Les parties voisines sont rouges, enflammmées ; l'épiderme se sépare de la peau : on voit alors une ulcération plus ou moins profonde, dont les bords sont comme déchirés ; le fond est d'un aspect désagréable ; une matière ichoreuse coule abondamment, le gonflement et la rougeur des environs augmentent, l'ulcération fait des progrès, surtout en largeur ; quelquefois il se forme des croûtes qui en couvrent toute la surface ; si on les arrache, il s'en forme de nouvelles.

Dans le second degré, la maladie marche d'une manière effrayante ; elle s'étend en profondeur, ronge, détruit le tissu dermoïde, attaque les parties subjacentes, le tissu cellulaire, les muscles, pénètre jusqu'aux os, qu'il n'est pas rare de trouver cariés ; il s'en exhale une odeur fétide. Le marasme s'empare du malade, quel-

quefois cet état est sans fièvre; d'autres fois il survient une fièvre lente, le sommeil est troublé. Tous ces individus deviennent tristes; toutes les fonctions sont interverties.

Dans le troisième degré, le marasme augmente de jour en jour; on trouve des engorgemens dans le bas ventre; la rate est presque toujours dure, tuméfiée; les extrémités inférieures s'infiltrent, la fièvre lente se prononce davantage, le malade éprouve des sueurs nocturnes, un dévoiement colliquatif, enfin la mort termine cette scène de douleurs.

Heureusement que la dartre rongeante ne suit pas toujours une marche aussi funeste; elle est ordinairement sur un point de la face, qui est son siége le plus fréquent; elle semble même y concentrer toute sa violence, tandis que le reste du corps jouit de l'embonpoint et de la santé. On dirait que la maladie est totalement isolée; il n'existe aucun trouble dans les fonctions; cependant elle a ce mouvement de reptation qui caractérise les affections herpétiques. On la voit quelquefois attaquer successivement plusieurs parties du visage, laissant après elle de profondes cicatrices.

Le virus siphilitique, les scrophules, le scorbut, peuvent, dans certaines circonstances, compliquer la dartre rongeante: cela dépend souvent de ce que les irritations que l'on traite mal, que l'on exaspère, peuvent prendre ce caractère. Ces complications ont une influence bien marquée sur sa bénignité ou sa malignité; quelquefois la marche en devient plus rapide, d'autres fois plus lente.

La complication la plus fréquente et la moins dangereuse est celle du virus vénérien; il imprime à la maladie un caractère particulier: elle fait des progrès, mais s'étend surtout en largeur; rarement elle attaque les parties subjacentes à la peau. C'est principalement dans les endroits recouverts de peu de parties molles qu'on les rencontre, comme au front, sur le sternum. Les scrophules la compliquent assez souvent, surtout chez les enfans: la maladie a une marche lente; elle est rebelle, opiniâtre; la nature fait presque tous les frais de la

de la guérison; vers l'âge de puberté il s'opère un changement, une terminaison heureuse de la maladie.

Lorsqu'elle est combinée avec le scorbut, ses progrès se font plus en profondeur qu'en largeur; il en découle une espèce de sanie mêlée avec du sang; les parties voisines sont livides, il s'en élève des espèces de fongosités.

Des faits que je viens d'exposer je crois devoir conclure que les diverses espèces de dartres que les auteurs admettent ne sont que des formes différentes d'une même affection. Ce qui semble confirmer cette opinion, ce sont les considérations suivantes.

1.° Les dartres passent facilement d'une forme à l'autre, et le même individu peut en avoir de plusieurs espèces à la fois.

2.° Elles ont toutes la même manière de s'étendre; elles ont les mêmes rapports avec les lois générales de l'économie.

3°. Elles donnent lieu aux mêmes accidens lors de leur suppression, et les maladies qu'elles déterminent alors sont plus ou moins graves, suivant l'intensité de l'irritation herpétique. *Nam*, dit le célèbre *Lorry*, *morbi omnes isti affines inter sè et ex eâdem oriundi prosapiâ, plus gradu et nomine differunt quàm naturâ.*

4.° On verra que le traitement est le même pour le fond, quoique le plus ou moins d'ancienneté, d'intensité et d'étendue puisse exiger quelque modification. Je ne saurais déterminer quelles sont les causes qui donnent à l'affection dartreuse telle ou telle forme à moins que cela ne dépende d'une disposition particulière dans telle ou telle partie du système dermoïde, ou seulement du degré d'intensité de la maladie.

M. *Alibert* lui-même a plutôt égard au degré d'irritation qu'à l'espèce de dartre.

Diagnostic.

Etablissons maintenant les différences qui existent entre les dartres et les autres affections cutanées avec lesquelles on les a confondues,

d'après une fausse analogie, mais qu'on distingue aisément par des signes et des symptômes caractéristiques.

Les affections avec lesquelles elles ont le plus de ressemblance sont, l'érysipèle, la gale, la teigne, le zona, le cancer, la lèpre.

On peut dire que l'affinité qui existe entre ces maladies est grande; elles présentent, dans beaucoup de circonstances, les mêmes symptômes et les mêmes phénomènes: souvent on parvient à les guérir par les mêmes moyens curatifs.

Les principales différences qu'on remarque entre les dartres et l'érysipèle sont que celui-ci est l'effet d'une inflammation qui se montre subitement, tandis que les dartres ne se montrent que par degrés et à la longue. L'irritation herpétique occasionne une démangeaison plus ou moins vive, un prurit plus ou moins insupportable. L'érysipèle, au contraire, détermine une sensation de douleur, de chaleur. *Herpes pruritu; eresypelas dolore ac ardore torquetur.* (Fernel, *de externis affect.*) L'affection dartreuse est un mal dont la durée est indéterminée, qui n'est point ordinairement accompagnée de fièvre. L'érisypèle est presque toujours suivi d'un mouvement fébrile; il est rapide dans sa marche, et sa terminaison est spontanée et prompte.

La gale diffère des dartres en ce que ses pustules sont ordinairement seules et isolées. Elles se manifestent principalement aux mains et entre les doigts, quelquefois par tout le corps, mais jamais à la face. Les pustules de la gale ont un certain rapport avec l'*herpes pustulosus;* mais les unes peuvent être transmises par la voie de contagion, tandis qu'il n'est pas prouvé d'une manière certaine que les dartres puissent l'être.

La marche et la terminaison de la gale est ordinairement rapide; les dartres ont une durée indéterminée.

On a aussi, dans quelques circonstances, confondu la teigne avec les dartres, surtout avec la furfuracée et la squameuse humide. Mais comme elle n'attaque guère que le cuir chevelu, et qu'elle est particulière aux enfans, il est aisé de la reconnaître et de la distinguer de ces deux espèces de dartres. En effet, il est rare de voir l'affection

herpétique se propager jusqu'au cuir chevelu. Lorsque cela arrive, elle s'y manifeste d'ordinaire par des plaques arrondies, circonscrites. Presque toujours les individus qui en sont atteints ont dépassé l'âge de puberté.

La teigne consiste le plus souvent dans des couches continues et irrégulières d'écailles humides, lesquelles forment des croûtes molles en se collant les unes aux autres. La teigne semble appartenir exclusivement au cuir chevelu; rarement on la voit sur les autres parties du corps.

Le zona a des symptômes et une marche qui paroissent le rapprocher également de l'érysipèle et de la dartre: de là aussi le nom d'*herpes* qui lui avait été donné par *Scribonius Largus*. Un des principaux caractères du zona, c'est une sorte d'éruption plus ou moins large ou étendue, qui entoure en manière de demi-ceinture quelque partie du tronc, soit la poitrine ou le dos, soit l'une des trois régions de l'abdomen. M. *Alibert* l'admet comme deuxième variété de la dartre phlycténoïde. Cette éruption est surmontée de vésicules ou de petites pustules très-rapprochées, tantôt blanches, tantôt d'un rouge plus ou moins foncé; elle excite moins une démangeaison qu'un sentiment de douleur brûlante et de tension. Mais ce qui doit la faire distinguer des affections dartreuses, c'est que sa marche est plutôt aiguë que chronique, ne durant ordinairement que trois ou quatre septénaires.

Le cancer paraît avoir quelque analogie avec la dartre rongeante par le phénomène de l'érosion des parties. Mais, lorsque l'on considère l'ensemble des symptômes constans et propres que ces deux maladies présentent dans leur cours, il n'est pas difficile d'établir une ligne de démarcation assez prononcée. Dans le cancer, le malade éprouve des douleurs vives et lancinantes, les bords de l'ulcération sont durs, gonflés et inégaux, très-sensibles, renversés ou tournés en dedans; la chair présente des fongosités, d'où s'élèvent des bourgeons; le fond est inégal, de couleur cendrée, livide, noire; il s'en écoule un sang fétide ou une sanie âcre, qui excorie et même détruit les parties contiguës. Les vaisseaux qui s'y distribuent se dilatent et deviennent variqueux.

Dans la dartre rongeante, on ne voit qu'un cercle rouge et enflammé, plus ou moins étendu, qui environne le point pustuleux; les malades atteints de l'*herpes exedens* se plaignent d'un sentiment d'ustion qui les tourmente, d'une cuisson brûlante; d'ailleurs l'ulcération ne présente point la même fétidité, ni la même couleur, ni le même aspect.

La lèpre présente à l'observateur des caractères si tranchés, qu'il est impossible de la confondre avec les dartres. La description claire et précise qu'en a donnée l'immortel *Arétée*, sous le nom d'*éléphantiasis*, sert à établir un juste diagnostic. J'emprunterai le langage de M. *Alibert* pour faire connaître les principales différences qui existent entre ces deux maladies. Soit que les dartres se manifestent par des écailles, soit qu'elles se manifestent par des croûtes, elles ont des caractères tranchés qui les distinguent des différentes espèces de lèpres; car ces squames herpétiques sont lisses, plates, transparentes, et souvent presque aussi fines que des pelures d'ognons, tandis que les écailles de la lèpre sont larges, rugueuses, opaques, et souvent presque aussi épaisses que la peau de certains animaux. La même différence s'observe entre les croûtes qui appartiennent à l'un ou à l'autre de ces deux genres d'affections. Les croûtes des dartres sont plates, jaunâtres, et n'occupent qu'un très-petit espace. Celles de la lèpre sont larges, tuberculeuses, inégales dans leur surface profondément sillonnée, d'une couleur verdâtre ou noirâtre, et laissant après leur chute des cicatrices profondes et considérables.

Prognostic.

Les dartres sont plus ou moins difficiles à guérir, suivant le degré d'irritation, le temps qu'il y a qu'elles ont paru, la constitution des personnes qui en sont attaquées.

Les affections herpétiques sont en général des maladies plus désagréables que dangereuses : *Herpetes majorem secum important fœtiditatem quàm vitæ periculum.* (HIPP. *Prædic.*)

Les dartres anciennes présentent beaucoup de difficulté dans leur guérison, principalement celles qui se développent dans un âge avancé, qui attaquent les individus d'un tempérament affaibli et exténué par les privations des premiers besoins de la vie, ou par une nourriture malsaine. Elles sont aussi très-rebelles lorsqu'elles ont éludé l'action des remèdes que l'on a employés pour les détruire.

Quoique je regarde, comme je l'ai déjà dit, les espèces que je viens de décrire plutôt comme divers degrés ou modes de l'irritation herpétique que comme autant d'affections dartreuses différentes ou particulières, il importe cependant, pour établir un juste prognostic, de faire une distinction refléchie, soit de leurs complications, soit de la variété des formes qu'elles peuvent prendre, et de l'intensité plus ou moins grande de la cause qui les produit.

Les individus qui sont affectés de dartres furfuracées n'éprouvent pas un dérangement dans les fonctions de l'économie ; on voit souvent ces dartres passer de l'état farineux à l'état squameux. La dartre squameuse est infiniment plus grave que la furfuracée; aussi n'est-ce pas sans raison que les auteurs lui ont donné le nom de *dartre vive*, de *lichen féroce*. La variété humide présente plus de dangers : lorsqu'elle est parvenue à un certain degré, les fonctions intérieures se troublent, la fièvre survient, le visage et le corps s'œdématient, ou, dans quelques circonstances, elle prend le caractère de la dartre rongeante. L'état des malheureux en proie à cette maladie est des plus souffrans ; aucun repos n'est permis aux victimes de la dartre squameuse.

De toutes les espèces de dartres admises par M. *Alibert*, la crustacée est celle qui est sujette à des récidives plus fréquentes ; la peau contracte pour ainsi dire l'habitude de ce mode d'éruption, et on a besoin de précaution pour la maintenir dans l'état sain. Comme cette dartre est ordinairement compliquée avec la diathèse scrophuleuse, elle résiste à cause de cela aux remèdes qu'on lui oppose ; il arrive souvent qu'elle se convertit en rongeante.

Un point essentiel que les praticiens n'avaient pas encore bien observé, et que M. *Alibert* a été à même de bien constater, c'est le

rapport qui existe entre la dartre pustuleuse et l'état morbide des viscères. Un homme portait une dartre miliaire, désignée par cet auteur, *herpes pustulosus miliaris* : l'éruption de cette dartre se trouvait coïncider avec une maladie du foie; l'individu avait le teint jaune et bilieux.

Cette sympathie avec les viscères aggrave le prognostic. *Malignior verò est ac longè pertinacior, cùm huic adjunguntur viscerum infarctus* (Ettmuller. Oper. med.)

La dartre rongeante est la plus redoutable de toutes, celle qui entraîne après elle les ravages et les suites les plus funestes. Pourquoi faut-il que l'espèce la plus fatale soit aussi la plus répandue? Elle porte son germe funeste dans toutes les parties du corps; il semble même qu'elle ait une prédilection pour la face. En effet, on voit que le visage en est plus fréquemment atteint; elle se manifeste le plus souvent sur le nez et la lèvre supérieure. Le prognostic est toujours fâcheux, surtout lorsque le complication cancéreuse existe; en effet, il n'y a d'espoir de sauver le malade que lorsque la partie qui est attaquée permet d'emporter entièrement la maladie.

Les dartres sont susceptibles de plusieurs complications qu'il importe au médecin de connaître. Les plus ordinaires sont avec les scrophules, le scorbut et la siphilis; elles ont une influence bien grande sur sa bénignité ou sa malignité; quelquefois sa marche devient plus rapide, d'autres fois plus lente. Toute complication tend à rendre le prognostic fâcheux. Mais la plus fréquente et la moins dangereuse, c'est celle du virus vénérien : il imprime à la maladie un caractère particulier; la dartre fait des progrès rapide, et s'étend surtout en largeur.

La plus opiniâtre, et contre laquelle échouent souvent toutes les ressources de l'art, c'est celle des scrophules, principalement dans les enfans. Les divers systèmes sont alors frappés d'atonie, les propriétés vitales, peu énergiques dans le tissu dermoïde; la maladie a une marche lente; elle est rebelle à tous les moyens qu'on emploie : la nature fait presque seule les frais de la guérison. Vers l'âge de pu-

berté, il s'opère un changement, une révolution qui, ordinairement, amène une terminaison heureuse. Tous les soins du médecin doivent tendre à favoriser cette crise. Le scorbut peut aussi compliquer l'affection dartreuse : ses progrès se font alors plus en profondeur qu'en largeur ; il en découle une espèce de sanie mêlée avec du sang : les parties voisines sont livides ; il s'en élève des espèces de fongosités ; le sang coule facilement ; la peau est vergetée de taches bleuâtres.

Quelle sagacité et quel esprit d'observation ne faut-il pas avoir pour discerner si telle affection dartreuse est utile ou préjudiciable, s'il faut employer des moyens curatifs, ou s'il convient au contraire de la respecter ! Chez les vieillards, ordinairement, on doit regarder les dartres comme des espèces de cautères qui servent d'émonctoires, et qui, par une irritation continuelle, préservent les organes plus essentiels à la vie d'être compromis. Les personnes qui en sont affectées peuvent d'ailleurs jouir d'une bonne santé tant que l'écoulement de la matière dartreuse se fait bien : mais s'il vient à diminuer ou à s'arrêter, on voit naître une foule d'accidens plus ou moins graves, suivant les organes où s'opère la métastase. Les exemples se présentent en foule pour prouver combien il est contraire aux lois de l'économie de ne pas respecter ces mouvemens salutaires que la nature suscite.

Traitement.

Si l'on devait juger de la guérison d'une maladie par le grand nombre de remèdes que l'on possède et qu'on emploie pour la combattre, les dartres seraient une de celles dont la curation couronnerait le plus souvent les espérances du médecin. Il existe une foule de médicamens, c'est-à-dire qu'il n'en est aucun dont l'efficacité constante soit bien attestée : s'il y en avait un seul, on s'en tiendrait à celui là, et les autres tomberaient dans l'oubli.

Il faut donc établir des méthodes différentes, dont le choix doit être réglé sur diverses circonstances. Le traitement des affections

dartreuses doit avoir pour objet de remplir toutes les indications que fournissent les différentes périodes de leur durée; la nature suit à peu près la même marche. On observe trois temps bien marqués: le temps de leur naissance, de leur accroissement et de leur déclin. Il est essentiel de ne pas négliger ces périodes. *Bordeu* les avait remarquées, et ce grand médecin en avait fait une application bien utile, puisque leur connaissance sert à diriger le praticien dans les moyens qu'il emploie pour combattre les affections dartreuses. Il importe donc de bien apprécier le changement qui s'est opéré dans le mode de réaction des forces vitales.

La thérapeutique des dartres est aujourd'hui plus claire, plus simple, plus méthodique. Que de vague, d'incertitude et d'empirisme dans l'emploi de tous ces remèdes antidartreux! Il n'est pas de substances, même les plus opposées par leurs effets, qui n'aient été mises tour à tour dans la plus grande vogue, et qui n'aient été décorées du nom de *spécifiques*. Les anciens paraissaient n'avoir guère employé que des topiques. En lisant leurs ouvrages, on voit que leur méthode en général était de résoudre l'humeur dartreuse; et lorsqu'ils ne pouvaient obtenir cette résolution, ils se servaient du caustique, qui produisait une espèce de suppuration, par l'effet de laquelle la dartre et toute la région de la peau qui en était le siége se trouvaient détruites. Le vésicatoire était en usage chez les médecins grecs. *Celse* a le premier recommandé les frictions avec la salive pour les dartres à la figure.

Galien est celui qui a traité avec plus d'étendue des divers remèdes usités jusqu'à lui. *Oribase* est le premier, d'après *Lorry*, qui ait fait précéder l'emploi des topiques d'un traitement interne *Primus inter Græcos Oribasius monet frustrà externa adhiberi medicamenta, si non anteà internis corpus probè repurgatum sit; monetque posse tolli herpetes, sed magnum indè impendere periculum, nisi priùs corpus purum reddideris.*

Il est peu de médecins aujourd'hui qui doutent de l'utilité d'un pareil traitement et des dangers d'une méthode contraire.

Moyens externes employés pour la guérison des Dartres.

Je crois qu'il est essentiel d'établir pour le traitement une distinction entre la dartre locale et l'affection générale qui peut en être la suite. Dans quelle circonstance le médecin peut-il entreprendre la guérison des dartres et de l'état herpétique interne? Si une dartre est nouvelle, et qu'elle soit l'effet d'une irritation extérieure, on peut et on doit tâcher de la guérir sur-le champ par des moyens locaux. On agit de cette manière lorsque le système cutané est rouge, enflammé, que la dartre est vive et récente. On emploie alors les émolliens, sans oublier l'administration des remèdes intérieurs: les bains tièdes conviennent aussi; ils humectent la peau, relâchent, diminuent son éréthisme, et rétablissent la transpiration cutanée.

Si la dartre est ancienne, quelle qu'en ait été la source, on ne doit rien entreprendre contre elle qu'après avoir détruit l'affection herpétique interne qui a pu en être la cause, ou qui en est vraisemblablement l'effet; en un mot, on ne doit la combattre directement que lorsqu'on l'a réduite à l'état de maladie purement locale, dégagée de toute complication, qui n'est plus utile comme émonctoire.

Dès la plus haute antiquité, on regarda les bains comme le plus puissant moyen curatif des dartres; et de nos jours on revient plus que jamais à ce secours salutaire. Les bains de vapeurs sont aussi utiles. M. *Alibert* les emploie avec beaucoup de succès lorsque la peau des malades est sèche et aride, lorsque la fonction des exhalans est depuis long-temps interrompue. Quant à l'utilité des bains et des douches sulfureuses naturelles, je renvoie à ma notice sur les eaux de Bagnère-de-Luchon, qui se trouve à la fin de ma dissertation.

Les lotions et les fomentations servent à procurer une sorte de bain local. On les prépare avec l'eau ou le vin, le vinaigre, l'alcohol, l'huile. On se sert aussi de vessies pleines de lait chaud pour les dartres enflammées. Toutes ces applications varient suivant l'état des propriétés

vitales de la peau : ainsi les substances dont on se sert sont tantôt émollientes, tantôt narcotiques, tantôt excitantes.

Lorsque la peau est rouge et enflammée, l'application des émolliens est très-favorable. On fait usage des bains préparés avec le son, l'amidon, la graine de lin, la racine de guimauve, et autres plantes mucilagineuses et adoucissantes : on peut aussi ordonner des bains d'huile, de lait ; on fait des applications de cérat sur la partie malade. Par ces divers moyens, le médecin parvient à calmer le prurit violent qui tourmente la peau, et l'on diminue l'intensité de l'éruption.

Si l'inflammation herpétique est considérable, si elle se propage aux parties sous-jacentes, comme dans quelques dartres rongeantes ; si la violence de la douleur produit l'insomnie, l'agitation, il faut avoir recours aux applications narcotiques, aux dissolutions opiacées, aux préparations avec l'acétate de plomb liquide, aux cataplasmes faits avec la pulpe fraîche des solanées, telles que la jusquiame, la morelle.

Lorsque le système cutané se trouve dans un état de flaccidité et d'atonie, on cherche à réveiller l'énergie de ses propriétés vitales par des lotions vineuses et alcoholiques.

L'eau de Cologne, de lavande, de mélisse, sont très-utiles dans ces circonstances. Il est quelquefois avantageux de produire une excitation qui imprime en quelque sorte au système dermoïde un nouveau mode de vitalité. Lorsque les dartres sont invétérées, et qu'il faut un topique assez actif, M. *Alibert* emploie le sulfure de potasse, qu'il incorpore dans l'axonge. Ce médecin se sert, avec beaucoup de succès, du nitrate d'argent, dont il fait des couches sur la partie malade : il trempe pour cela la pierre infernale dans l'eau, passe à plusieurs reprises le caustique sur la dartre elle-même, y détermine de cette manière un mouvement fébrile qui change son mode de vitalité ; une croûte noirâtre se forme, se dessèche, et tombe dans un temps plus ou moins long, suivant que l'inflammation locale a été plus ou moins vive ; et la partie qu'elle recouvrait paraît alors dans l'état naturel. On emploie aussi l'acide muriatique étendu d'eau.

La saignée peut convenir dans le traitement externe des dartres, toutes les fois que l'âge, le sexe, la saison, le tempérament, ne la contre-indiquent pas. Elle produit de très-bons effets dans la dartre crustacée flavescente, qui est toujours accompagnée d'une irritation locale très-intense : les sangsues peuvent remplacer la saignée lorsque la partie ou siége la dartre est engorgée et enflammée. Le souffre, dit M. *Alibert*, est un médicament précieux pour la cure des affections cutanées : aucun n'agit avec autant d'efficacité sur les propriétés vitales du système tégumentaire. Considéré comme absorbant, ce médicament porte son action dans tous les systèmes de l'économie.

M. *Alibert* s'en sert en faisant incorporer les fleurs de soufre dans un corps gras, comme l'axonge, le cérat.

Traitement interne employé pour la guérison des Dartres.

Le mercure était employé dans les maladies cutanées bien avant son usage dans la siphilis. M. *Alibert* l'a principalement ordonné dans les dartres; et les effets avantageux que ce médecin a obtenus le lui font encore prescrire dans quelques circonstances. Il l'a employé sous toutes les formes, soit à l'état de sel, soit à l'état d'oxyde, soit même à l'état d'onguent. De toutes ces combinaisons, celle qui lui a le mieux réussi contre les affections dartreuses, est la pommade de muriate suroxygéné de mercure. Ce médecin a aussi administré la liqueur de *Van-Swiéten*, dans certaines dartres invétérées, avec succès; mais en général on peut dire qu'il ne produit pas des effets bien avantageux, et que les praticiens y ont recours très-rarement, si ce n'est lorsqu'on soupçonne une complication avec le virus vénériens.

On a beaucoup vanté la douce-amère, la scabieuse, la bardane, la patience, la fumeterre, le trèfle d'eau; de toutes ces plantes celle qui paraît la plus employée, est le *solanum dulca amara*. *Carrère* en a retiré de grands avantages.

Poupart en a observé les effets avantageux dans les dartres an-

ciennes et rebelles. Cet auteur avait remarqué que l'extrait de cette plante, mêlé avec les fleurs de soufre, rendait encore ce médicament plus curatif. Le célèbre *Fouquet* prescrivait avec beaucoup de succès la douce-amère dans le traitement des dartres; lorsqu'il avait le moindre doute de complication vénérienne, il ajoutait un grain de sublimé sur chaque once d'extrait.

M. *Fages*, savant et illustre professeur de l'école de Montpellier, a répété les expériences sur la douce-amère; il a donné l'extrait de cette plante à la dose de dix grains mêlés avec un demi-grain de tartrate de potasse antimonié, et a augmenté progressivement les doses de l'une et de l'autre.

Cet habile praticien donne plusieurs observations qui constatent le succès de sa méthode.

Le professeur *Gouan* a fait connaître au public, dans le journal de la Société de médecine de Paris, n.° 31, les observations de M. *Dufrénois*, médecin de Valencienne, sur les heureux effets du *rhus radicans*; il en résulte que les feuilles et leur infusion peuvent guérir des dartres invétérées, et qu'elles en ont guéri sans retour.

M. *Fages* s'est aussi servi avec beaucoup de succès du *rhus radicans*. Les éloges bien mérités que M. *Dufrénoy* donna à l'infusion de cette plante ou à l'eau distillée, excitèrent la curiosié de ce professeur. Ce praticien a donné avec beaucoup d'avantage l'extrait de cette plante combiné avec le tartrate de potasse antimonié. Il a commencé par cinq grains de *rhus radicans* avec un grain d'émétique; il a augmenté progressivement les doses de ces deux remèdes. C'est par l'emploi de ce médicament que les malades qui le prenaient furent guéris de dartres rongeantes très-étendues.

M. *Fages* cite plusieurs observations qui attestent l'efficacité de ce remède.

Les autres plantes regardées comme dépuratoires, telles que la scabieuse, la saponaire, la pensée, la bardane, le cresson, la fumeterre, ont été préconisées dans le traitement des dartres.

Lorsqu'elles sont administrées dans leur état de fraîcheur, elles influent de la manière la plus heureuse sur les propriétés vitales du système dermoïde. D'ailleurs c'est au printemps où l'on prend ordinairement les sucs de ces plantes; et dans cette saison la circulation semble se ranimer et communiquer l'augmentation de son mouvement à toute l'économie : aussi observe-t-on mieux leurs effets curatifs.

Le régime doit être pour beaucoup dans le traitement des dartres; il aide tout à la fois l'effet des remèdes, et produit un très-grand bien; rien de plus important que le choix des climats et des boissons. La sympathie si grande qui existe entre la peau et les voies digestives doit interdire nécessairement tout ce qui peut troubler la marche de la nature. Ce régime doit être composé d'alimens légers et adoucissans, de viandes blanches, qui fournissent beaucoup de mucilages, comme le veau, le poulet, et tous les jeunes animaux. Les liqueurs alcoholiques sont presque toujours d'un usage pernicieux. Le lait, pour toute nourriture, mérite d'être recommandé, et l'on peut dire en général que le régime végétal est celui qui convient le mieux aux personnes atteintes d'affections dartreuses.

La propreté, l'habitation d'un lieu où l'on respire un air pur et salubre, contribuent autant que le régime à favoriser la guérison des affections dartreuses.

Comme on a vu quelquefois des évacuations extraordinaires, telles que des diarrhées, des sueurs, terminer des dartres sans retour, on a pu imaginer que ces évacuations procuraient la sortie des produits de l'affection herpétique, et permettaient à cette dernière de s'évanouir; en conséquence on a prescrit les évacuations par la peau, les voies urinaires, les intestins. De ces trois moyens les purgatifs doivent être regardés comme très-avantageux dans certains cas, indispensables dans d'autres. Mais le médecin doit avoir égard, dans leur emploi, à l'âge du malade, à sa constitution, à son tempérament, à la saison. Tantôt les drastiques conviennent; d'autres fois il faut user de doux laxatifs.

Quand les éruptions dartreuses paraissent être la crise de quelque maladie intérieure, elles doivent être respectées; on peut les abandonner à elles-mêmes, et leur laisser librement parcourir leur cours. Cette méthode expectante suppose qu'elles ne sont point entretenues par une disposition constitutionnelle, et qu'elles ne sont pas de l'espèce rongeante. Ce n'est que sous ces conditions que le médecin ne doit pas contrarier les mouvemens de la nature; il faut soigner le régime du malade, et écarter tout ce qui pourrait augmenter l'irritation dartreuse. Celles qui paraissent dans l'enfance à l'époque de la dentition sont ordinairement critiques, et doivent être considérées plutôt comme dépuratoires que comme symptomatiques. On ne cherchera pas non plus à guérir celles qui sont périodiques ou qui alternent avec quelque maladie interne.

Tel est le traitement général qu'il convient ordinairement d'employer pour la guérison des affections dartreuses.

NOTICE.

SUR LES EAUX MINÉRALES DE BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Quoiqu'il ne soit pas entré dans mon plan de donner l'analyse et de faire connaître les propriétés et les vertus des eaux minérales de Bagnères-de-Luchon, de constater leur efficacité dans les différentes maladies, principalement dans les maladies cutanées, cependant je ne peux me refuser de consacrer quelques pages sur ces eaux : sous tous les rapports, elles méritent l'attention des médecins. Ce pays, où je suis appelé à exercer la médecine, offre le plus grand intérêt, tant sous le rapport de ses eaux thermales que sous celui de sa situa-

tion : les nombreuses ressources qu'il présente, l'aspect riant et très-varié de ses sites, les promenades agréables qui l'entourent, l'air salubre que l'on y respire, l'élégance et la propreté des maisons, la douceur et l'urbanité de ses habitans, ne contribuent pas peu à le faire rechercher des étrangers les plus éloignés. Les guérisons que ces eaux opèrent chaque année leur ont donné cette célébrité qui semble les placer au-dessus de toutes les autres.

De tous les pays où l'on trouve des eaux minérales, et où l'on a le mieux éprouvé leurs effets avantageux, le plus favorisé est sans contredit l'Aquitaine. La nature les y a tellement prodiguées, qu'on en compte un nombre considérable. Cette partie de la France méridionale se trouve située vers le milieu de la chaîne des Pyrénées.

De toutes les eaux médicinales qui y abondent, celles de Bagnères-de-Luchon jouissent depuis long-temps d'une réputation bien méritée.

La vallée de Luchon est située à peu près vers le milieu de la chaîne des Pyrénées, sur les confins du pays de Comminges, au bas de ces hautes montagnes dont la crête fait la séparation de la France et de l'Espagne, à deux lieues du royaume d'Aragon, à huit de Saint-Gaudens, et à vingt-une du chef-lieu du département, qui est Toulouse. Les eaux tirent leur source du pied de la montagne, qui la borde au couchant. La petite ville de Bagnères, dont la population se porte à quinze cents habitans, tire son nom de ses eaux thermales, *aquæ Baleariæ-Luxonienses.* Les sources de Luchon étaient distantes, il y a à peu près un demi-siècle, d'un quart de lieue de la ville ; mais depuis cette époque Bagnères s'est agrandi. Les habitans sont devenus plus nombreux. On a bâti des maisons presque jusqu'aux bains; meublées avec autant d'élégance que de goût, elles offrent des logemens agréables aux étrangers.

Une promenade étendue et bien plantée, qui borde les avenues du faubourg de Barcuguas, reçoit le voyageur, et prête un délicieux ombrage aux personnes qui essaient de trouver quelques heures de délassement et de distraction à l'habitude des maux dont ils vien-

nent chercher près de nos sources le remède et la fin. De belles allées de tilleuls se prolongent jusqu'à l'établissement des eaux thermales. Une autre, qui présente un aspect aussi riant que pittoresque, mène au pont de Montauban, hameau situé au bas de la montagne, séjour délicieux et enchanteur : ce lieu est le rendez-vous d'une foule de personnes qui vont y admirer une belle cascade dont la vue vous étonne. La ville de Bagnères possède encore une promenade non moins agréable ; elle est située à l'ouest de la ville. Une allée imposante et silencieuse protége les pas égarés de ceux que la méditation entraîne au-delà de cet asile ombragé. Cette promenade porte le nom d'*Allée des zéphyrs*. Les étrangers, qui viennent en foule visiter cette terre hospitalière et féconde en prodiges de guérisons, y trouvent toutes espèces de secours, toutes sortes de facilités, mille ressources d'aisance et d'agrément ; des sites variés et pittoresques, un air tempéré, toujours pur et salubre, des plaines fleuries, des coteaux ombragés, le contraste imposant de ces hautes montagnes des Pyrénées avec le paysage riant et fertile des prairies et des vallons, tout concourt à rappeler d'heureux souvenirs, à faire naître des émotions nouvelles et ravissantes, à vous faire oublier vos propres maux. La nature, l'art et la philanthropie semblent être entrés dans un accord heureux pour embellir ce séjour de solitude et de paix, consacré à la bienfaisance et à l'humanité.

Au milieu de tant d'objets enchanteurs, le naturaliste observe encore un vaste théâtre où il peut faire une ample moisson de plantes et de minéraux. Ce pays offre à la science des faits très-importans ; les montagnes qui environnent la vallée de Luchon méritent l'attention des savans par les productions qu'elles renferment. M. *Lapeyrouse*, mon parent, dont les connaissances en histoire naturelle sont si étendues et le placent au premier rang, a fait plus d'une excursion sur ces rochers affreux et inaccessibles. Ce savant, qui a consacré les plus belles années de sa vie à étudier et parcourir cette chaîne immense de montagnes, a recueilli une ample moisson de plantes rares ; des espèces nouvelles ont été décrites, et le résultat

de toutes ses recherches a fourni des matériaux pour l'histoire abrégée des plantes des Pyrénées, ouvrage le plus complet et le plus exact, et qui manquait encore à la botanique. Après ce grand naturaliste, je citerai avec plaisir M. *Paul* fils, pharmacien à Bagnères, dont le savoir égale la modestie. Cet ami des trois règnes de la nature s'occupe avec beaucoup de succès de la botanique. Zélé et infatigable pour cette science, qui demande qu'on coure les montagnes et les forêts, rien ne l'arrête; son inclination dominante lui fait tout surmonter : aussi possède-t-il un herbier arrangé avec autant de goût que d'élégance, qui renferme des espèces rares et nouvelles.

M. *Marchand*, pharmacien distingué à Saint-Béat, cultive aussi avec autant de goût que de connaissance cette partie si attrayante de l'histoire naturelle. Ses plus chers délassemens sont de gravir les rochers les plus escarpés, de s'exposer au bord des précipices pour augmenter la précieuse collection de plantes qu'il possède.

Les eaux de Bagnères-de-Luchon jouissaient de quelque célébrité du temps même des Romains, ainsi qu'il le paraît par un assez grand nombre de monumens, sur lesquels on lit des inscriptions latines. Les restes impérissables de ce peuple étonnant, qui portait l'empreinte de son génie, de sa magnificence, de son bon goût dans tout ce qu'il entreprenait, ont été découverts par les fouilles qui furent faites par le célèbre *Bayen*, dont la mémoire est encore si chère aux savans et aux hommes vertueux. Tout porte à croire que Bagnères possédait de leur temps quelques superbes bâtimens; mais les éboulemens de la roche de la montagne qui les dominaient, les incursions des barbares, ou peut-être le temps seul, ont tout détruit ou enfoui dans la terre tous ces grands travaux, sans qu'il soit possible de fixer l'époque de ce triste événement L'âge et les infirmités conduisirent beaucoup de personnes à Luchon pour y prendre les bains: ces sources d'eaux minérales furent considérées comme une ressource précieuse contre une foule de maladies; l'expérience et l'observation firent connaître aux Romains leurs vertus admirables, leurs cures merveilleuses; aussi signalèrent-ils, par reconnaissance, ces sources

utiles comme le séjour de quelque divinité tutélaire; ils les jugèrent dignes de leur attention, et ils firent construire des édifices magnifiques pour la commodité de ceux qui viendraient faire usage de leurs eaux. Mais, pendant une longue suite de siècles, ces eaux salutaires ont été abandonnées à la nature; elles n'étaient plus contenues dans des réservoirs: on ne faisait aucune réparation pour les utiliser commodément; leur précieuse source allait se disperser dans les champs voisins, et semblaient fuir à regret sous la loi qui l'éloigne, comme pour attendre de nouveaux tributs d'hommages et de reconnaissance; là, elles formaient des eaux croupissantes, d'où s'exhalaient les principes qui les constituent. Les habitans seuls de cette contrée allaient se baigner dans ce réservoir que la nature elle-même avait formé; les guérisons qu'elles opéraient leur acquit cette célébrité qui les distinguent encore. Leur renommée s'est conservée au travers de tous les systèmes comme le bienfait le moins équivoque de la nature.

On a trouvé des pierres qui prouvent bien que ces eaux étaient fréquentées par les Romains; sur les unes, on lit:

NYMPHIS
T. CLAUDIUS RUFUS.

Sur les autres,

NYMPHIS LUCANUS
ET EROTIS.
A BELLIONI
DEO
SABINUS BAROSIS.

Au-dessous de chaque inscription, on trouve ces quatre lettres, V. S. L. M., ce que le savant *Lorry* explique d'une manière aussi ingénieuse que naturelle, par ces mots, *votum solvit liberatus morbo;* ce qui semble devoir faire croire que ces marbres étaient des autels votifs, monumens de la reconnaissance, que ces noms désignent en-

vers les divinités des eaux de Luchon, par le secours desquelles ils avaient sans doute recouvré la santé dérangée.

Sur une autre pierre, on trouve aussi cette inscription latine,

LEXONI DEO

SACRUM,

qui prouve d'une manière certaine qu'on avait fait un dieu du lieu qui produit ces eaux salutaires, de cette piscine sacrée où l'on allait se baigner pour guérir de ses maux.

Au milieu de tant de beautés et des faveurs prodiguées à nos thermes, les habitans de Bagnères désiraient encore, il y a quelques années, pour la prospérité et la gloire de leurs eaux, qu'un bâtiment fût construit à grands frais pour y recevoir et y loger commodément les étrangers qui viendraient faire usage des bains; la plénitude et l'abondance des sources, variées dans leur température, l'infaillibité de leur écoulement et leur efficacité; la cendre même des Romains, et les restes impérissables des grands travaux de ce peuple étonnant, qui grava sur ses tombes son immortalité, tout demandait un monument thermal digne du sujet important qu'il doit consacrer; leurs vœux ont été exaucés. A l'extrémité de la grande allée, et au pied de la montagne, on a construit un bâtiment assez vaste, commode, élégant et solide; il renferme soixante baignoires en marbre de la plus grande beauté. Les sources d'eaux thermales sulfureuses, désignées par les noms suivans, sont au nombre de huit, 1.° *la Grotte supérieure*, 2.° *la Reine*, 3°. *la Source aux yeux*, 4.° *la Blanche*, 5.° *la Froide*, 6.° *la Grotte inférieure*, 7.° *la Source de Richard*, 8.° celle de *Ferras*. Ces sources, très-près l'une de l'autre, sortent du pied de la montagne, et sont conduites par des canaux souterrains dans différens réservoirs. Ces réservoirs se remplissent et fournissent ensuite aux baignoires, à l'aide de robinets qui laissent aux individus le choix de l'eau qui convient à leur maladie. Toutes ces eaux sont très-claires et très-limpides; leur saveur est fade et douceâtre; elles laissent exhaler une odeur d'œufs couvis, verdis-

sent le sirop de violettes, noircissent sur-le-champ les pièces d'argent qu'on y plonge; elles contiennent du gaz hydrogène sulfuré qu'elles laissent sans cesse échapper, et qui frappe fortement l'odorat même à une assez grande distance. La température qui leur est propre, l'atmosphère étant à quinze, est de vingt-quatre à cinquante-deux degrés du thermomètre de *Réaumur*. Cette chaleur varie peu dans les diverses saisons de l'année. Après que toutes ces eaux ont servi aux bains, elles se rendent à une espèce de bourbier composé de toutes les substances des eaux minérales, comme le souffre, une matière végéto-animale, quelques sels; enfin, du gaz hydrogène sulfuré libre, et l'hydrogène carboné,

Il n'existe encore aucune analyse bien faite des eaux minérales de Bagnères-de-Luchon; il serait à désirer qu'un savant s'occupât de nous faire connaître les matériaux qui entrent dans leur composition: la thérapeutique tire, dans beaucoup de circonstances, un parti très-avantageux de l'emploi de ces eaux médicinales naturelles. Les applications qu'elle en fait supposent que l'on connaît parfaitement les vertus de chaque source en particulier, et la nature des substances dont ces vertus dérivent. L'analyse chimique de ces eaux serait donc indispensable pour le plus grand succès de leur emploi médical. Elle seule peut ôter à cette branche de la thérapeutique tout le vague dont elle a été si long-temps environnée, et permettre au médecin de fixer les indications que telles peuvent remplir, sans être obligé d'obéir à cet aveugle empirisme qui, jusqu'à une époque peu éloignée de nous, avait exclusivement dirigé leur emploi.

Le seul homme célèbre qui se soit occupé des eaux de Bagnères est le modeste et savant *Bayen :* sa manière de procéder est un modèle pour les siècles à venir; mais il ne fixa son attention que sur quelques-unes de ces sources. Ce chimiste croyait que le minéralisateur de ces eaux était le sulfure de soude. M. *Save*, pharmacien, a prouvé que c'était le gaz hydrogène sulfuré. Elles contiennent en outre du carbonate, du muriate et du sulfate de soude, de la silice et une

matière extractive, du soufre. On ne connaît pas encore d'une manière bien rigoureuse les proportions de ces différentes substances.

De l'utilité des eaux de Bagnères-de-Luchon dans différentes maladies, principalement dans les affections dartreuses.

De tous les temps les sources d'eaux minérales furent considérées comme une ressource précieuse contre une foule d'infirmités, et comme un bienfait de la nature pour les contrées qu'elle en avait enrichies.

L'antiquité la plus reculée, qui paraît avoir connu leurs avantages, signala, par reconnaissance, ces sources utiles comme le séjour de quelques divinités tutélaires. Mais, pendant une longue suite de siècles, on fut réduit à les utiliser sans les connaître. Le hasard seul avait pu leur découvrir quelques propriétés salutaires : les fausses préventions dûrent leur en attribuer d'imaginaires; et rien ne fut connu de la différence des vertus qui doivent appartenir aux nombreuses variétés d'eaux médicinales naturelles que lorsque le flambeau de l'analyse chimique put jeter quelque jour sur la différence des matériaux qu'elles entraînent en dissolution. Que de reconnaissance ne devons-nous pas à la chimie moderne, qui, par ses découvertes non moins surprenantes que nombreuses, n'a fait que prouver davantage l'efficacité des eaux minérales! En connaissant leur nature et les principes minéralisateurs dont elles sont composées, on a compris comment elles agissent et dans quelles maladies elles peuvent être employées.

Cependant, est-il vrai de dire que, lorsqu'on accorde aux productions naturelles un pouvoir occulte ou spécial pour guérir nos maladies, on ne se décide pas facilement à substituer les eaux minérales que le pharmacien compose à celles que la nature nous fournit. Et quoique le chimiste ait déchiré un coin du voile de leur composition, quoiqu'il ait démontré la parfaite identité de leur essence chimique, quoiqu'il semble, en un mot, imiter la nature, le médecin accordera toujours une préférence bien méritée aux eaux minérales

naturelles sur les artificielles : l'administration des premières oblige le malade à changer de pays, de climat, de régime, d'habitudes, à prendre de l'exercice; c'est au concours de ces causes qu'il faut attribuer les guérisons éclatantes dont s'honorent les sources d'eaux minérales. Les procédés dont la nature se sert pour la composition de ces eaux sont encore inconnus aux chimistes : ses moyens sont peut-être aussi simples qu'ils sont merveilleux, et tout porte à croire qu'elle n'a besoin ni de fracas ni de machine. *Bayen*, en s'occupant de l'analyse des eaux de Luchon, avait cru reconnaître qu'elles étaient minéralisées par le sulfure de soude. M. *Save* a repris ses travaux, et d'après lui, c'est l'hydrogène sulfuré.

Bayen s'était occupé encore à analyser deux sources froides. Après bien des recherches et des expériences, il crut qu'elles contenaient du gaz hydrogène sulfuré. M. *Save*, qui a décomposé ces mêmes eaux, s'est convaincu qu'elles sont salines. On ne saurait donc disconvenir que nous sommes encore très-éloignés, malgré les efforts de tant de chimistes distingués, d'avoir sur la composition des eaux minérales des connaissances bien précises, et je crois que l'art ne saurait parvenir à imiter la nature, car il existe dans la production des eaux médicinales naturelles une fermentation cachée, qu'on ne peut obtenir par les opérations du laboratoire.

Les eaux de Bagnères-de-Luchon sont employées depuis plus d'un siècle dans une foule de maladies, et sont rangées parmi les plus utiles médicamens de cette nature. Prises à leur source, elles sont, de tous les secours de la médecine, le mieux en état d'opérer, pour le physique et le moral, toutes les révolutions nécessaires et possibles dans les différentes affections morbides, principalement dans les affections herpétiques. Que d'observations ne pourrais-je pas fournir pour constater leur efficacité dans les dartres ! Personne n'est plus à même que moi de connaître leurs vertus et les guérisons merveilleuses qu'elles ont produites. Mon grand père, médecin avantageusement connu par une pratique heureuse et une expérience longue dans l'art difficile de guérir, fut nommé inspecteur-intendant de ces

eaux : cet homme si cher à ma mémoire, qui joignait à une infatigable activité tout ce que l'urbanité des mœurs, la douceur et la franchise du caractère peuvent ajouter aux vertus sociales, avait constaté leur efficacité par un grand nombre d'observations, il avait étudié les effets de ces eaux, soit prises en boisson ou administrées comme bains et sous la forme de douches. Il avait vu combien elles étaient utiles dans les dartres. Mon père, qui lui a succédé depuis plus de trente ans, comme inspecteur, et qui exerce la médecine avec quelque succès, s'est convaincu de leur efficacité dans une nombreuse série de maladies, surtout dans les affections herpétiques. Il a été à même de voir, dans une aussi longue pratique, qu'il n'est presque pas de dartres, quelle que soit leur ancienneté, leur étendue et leur malignité, que les eaux de Bagnères ne parviennent à dissiper, pourvu toutefois que ces affections ne tiennent point à un germe développé et manifeste de scorbut, de scrophule ou d'infection vénérienne.

Les eaux de Bagnères-de-Luchon suscitent dans tout le système de l'économie animale une sorte de fièvre artificielle qui imprime aux dartres un caractère aigu, en augmentant les oscillations du tissu muqueux. Pendant que l'énergie intérieure augmente, l'éruption herpétique paraît d'abord se déployer avec plus d'intensité ; mais bientôt elle diminue pour s'éteindre entièrement.

Quelquefois leur usage est nuisible aux personnes très-irritables. Leur trop grande activité porte alors dans l'économie un mouvement tumultueux. *Bordeu* avait observé qu'il était dangereux d'administrer les eaux sulfureuses dans les dartres entretenues par une cause scrophuleuse; cependant on peut les conseiller avec beaucoup de succès dans les affections herpétiques accompagnées de l'inertie des propriétés vitales du système cutané. Dans cette circonstance, leur vertu excitante se porte principalement sur la peau, exalte les forces vitales, pousse le sang dans son système capillaire, aiguillonne son activité, exagère enfin son action exhalante ; et par cette espèce de perturbation, le médecin change le mode d'action de la partie, et fait parcourir plus ou moins rapidement les périodes d'une maladie aiguë

à une affection chronique. *Hippocrate* avait déjà observé l'utilité de cette fièvre locale, car il dit : *Prudentis medici est aliquandò febrem accendere.*

Les eaux sulfureuses de Bagnères-de-Luchon produisent encore les effets les plus salutaires. Administrées, selon la différence des cas, en boissons, en bains, ou sous la forme de douches, et même en vapeurs, elles conviennent toutes les fois qu'il s'agit de rappeler la sensibilité, de rétablir le ton et la régularité de l'action et des mouvemens du système nerveux ou musculaire; elles sont toujours un stimulant plus ou moins actif pour les fonctions des organes sécrétoires ou excrétoires, et pour ceux qui sont tombés dans l'atonie ou le relâchement. En général, leur emploi est contre-indiqué dans tous les cas où il existe encore des symptômes bien marqués d'inflammation active, de pléthore et de réaction violente, accompagnée de fièvre soutenue et bien caractérisée.

Je vais maintenant parler des maladies où le plus souvent elles produisent des effets curatifs bien marqués. Mon père a constaté par l'expérience et l'observation combien les eaux de Bagnères-de-Luchon sont utiles dans les affections douloureuses habituelles, ou simplement sujettes à des retours fréquens aux époques des grandes variations atmosphériques. Il s'est convaincu combien elles étoient avantageuses dans l'atonie, le relâchement, la rétraction des membres, à la suite d'une chute, d'un coup violent, des tiraillemen forcés, de contusions graves, de luxations imparfaitement réduites.

Que de guérisons aussi surprenantes qu'inattendues ont suivi l'emploi méthodique de ces eaux dans les paralysies ! Elles sont d'un succès assuré dans les engorgemens, les ankyloses, les roideurs. les contractures des membres : on pourrait même dire qu'il n'est point de maladie contre laquelle leur efficacité soit plus authentiquement reconnue et aussi positivement constatée.

Les rhumatismes chroniques fixes ou errans, lorsqu'ils dépendent de la transpiration répercutée, sont promptement dissipés par l'usage des bains sulfureux. Ils ne produisent point les mêmes effets lorsque

ces affections rhumatismales sont causées par le virus siphilitique ou goutteux.

On peut recourir à ces eaux dans les affections catarrhales, connues sous le nom de *rhume*. Leur manière d'agir est d'exciter une petite fièvre qui mûrit et annonce l'expectoration. En boisson, en injection, ces eaux guérisent encore certaines duretés d'oreilles, et généralement toutes les affections de l'organe de l'ouïe qui tiennent à un mouvement fluxionnaire. Elles sont aussi d'un secours efficace dans les digestions pénibles. On les a vues réussir dans la phthisie pulmonaire; mais ces cas sont très-rares; il arrive souvent qu'elles ne font qu'exaspérer l'état du malade, et déterminer des hémoptysies plus fréquentes par la vive excitation qu'elles occasionnent.

Elles produisent chaque année des cures merveilleuses dans le cas d'ulcères anciens, les restes des plaies d'armes à feu qui ont attaqué principalement les tendons.

Les engorgemens glanduleux, et les ulcères de nature scrophuleuse qui ne sont pas invétérés disparaissent et se cicatrisent le plus souvent lorsqu'on applique toute l'activité des bains et des douches pendant un assez long-temps, et que l'on a recours en même temps à l'emploi des antiscorbutiques, des amers et des fortifians.

Les eaux de Luchon ne guérisent point les affections vénériennes; mais elles servent de pierre de touche pour faire connaître sans équivoque et d'une manière positive si, après un traitement méthodique, le virus siphilitique est détruit ou seulement pallié. Dans ce dernier cas, il suffit de prendre dix ou douzes bains pour que tous les symptômes qui caractérisent l'affection vénérienne, et dont le malade se croyait délivré, se reproduisent avec plus d'intensité et de force.

Enfin, on peut regarder les eaux de Bagnères-de-Luchon, comme le fondant le plus actif, et l'un des remèdes apéritifs les plus pénétrans, prises en boissons, à longues et fortes doses, pour dissoudre les obstructions et les empâtemens de tous les viscères, lorsque surtout on peut y joindre des douches sagement administrées sur les

organes affectés; mais leur vertu se déploie principalement dans les affections dartreuses. Le grand nombre de malades qui se rendent à Bagnères-de-Luchon de toutes les parties de la France, pour y faire usage des eaux, confirment et attestent leur efficacité pour la guérison de ces affections.

Je désire que les habitans de Bagnères reconnaissent dans ce faible opuscule les efforts d'un jeune médecin, dont le plus vif désir est de donner de la célébrité à ces eaux pour diminuer le nombre des maladies qui affligent l'espèce humaine.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Erysipelas foris quidem introverti, non bonum; intùs verò foràs, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

II.

Efflorescentiæ latæ non admodùm pruriginosæ. *Ibid.*, *aph.* 9.

III.

Impura corpora quò magis nutriveris, eò magis lædes. *Sect.* 2. *aph.* 10.

IV.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda per loca convenientia. *Sect.* 1, *aph.* 21.

V.

Vere quidem insaniæ, et melancholiæ, et epilepsiæ, et sanguinis fluxiones, et anginæ, et gravedines, et raucedines, et tusses, et lepræ, et impetigines, et vitiligines, et pustulæ ulcerosæ plurimæ, et tubercula, et articulorum dolores. *Sect.* 3, *aph.* 20.